

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 23

Artikel: L'universitéro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192365>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tabà dessus, et quand onna làivra vint à passà et que le vâo cheintrè, le niclliè cé tabà, que cein la fâ tant èterni, que le s'assomè contrè la pierra, iò ye vé la ramassâ.

Lo syndiquo sè peinsà qu'on apprennâ ti lè dzo oquiè, et s'est bo et bin laissi eimbéguinâ pè stu dzanliâo qu'est retornâ dévai lo né queri sè lins.

POMPON.

PAR J. BARANCY.

Je ne suis pas un méchant garçon, demandez-le plutôt à tous ceux qui me connaissent, à Mégis, où je tiens la plus belle auberge du pays, celle qui a pour enseigne : *Au Léopard d'Argent!*

Non, je ne suis pas un méchant garçon, et cependant un homme est mort par moi, dans le temps, un pauvre vieux qui, arrivé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, conservait encore une passion, celle de... Mais commençons par le commencement.

Un matin de décembre, il y a bien longtemps de cela, je quittai le logis muni d'un fusil et, accompagné de mon chien, Tout-Beau, je me dirigeai d'un pas alerte et le cœur léger vers la campagne où n'apparaissait plus que de loin le toit d'une ferme ou d'une chaumine.

Le temps était froid mais sec et le soleil faisait étinceler sur l'herbe rase des prairies, comme sur les branches grêles des arbres, des paillettes de givre qui ressemblaient à autant de diamants.

C'était fort joli, mais je ne songeais guère à admirer ces milliers de petites constellations, ayant l'esprit préoccupé du résultat de ma chasse.

J'avais, la veille, parié avec deux de mes camarades un bon souper à l'auberge que je ne reviendrais pas bredouille selon mon habitude et je voulais gagner mon pari. J'avais d'ailleurs très bon espoir ce matin-là, et mon chien aussi sans doute, car il courait avec un entrain incomparable. Parfois, il s'arrêtait, humait l'air, me regardait, et ses yeux intelligents semblaient me dire :

— Il n'y a rien par ici, nous trouverons plus loin; suis-moi, voilà tout.

Et je le suivis en toute confiance, car, bien que je n'eusse jamais rien tué avec son concours, je ne l'en accusais pas, ne pouvant le rendre responsable de ma maladresse.

Il me conduisit très loin; mais faut-il l'avouer? Je ne fus pas plus heureux pour cela, et la journée s'écoula pour moi sans autre résultat que beaucoup de fatigue, un peu d'humiliation et pas mal de colère.

Avec cela, je ne savais plus où je me trouvais et la nuit venait. A quelle heure arrivais-je à Mégis et quel serait l'accueil de mon père, dont je ne voulais jamais écouter les conseils en matière de chasse?

Bien que je fusse très las, je hâtai le pas, regardant si je n'apercevrais point une ferme où je me reposerais quelques instants et demanderais mon chemin, lorsque, soudain, Tout-Beau s'arrêta et allongea vers la haie que nous côtoyions.

Je l'appelai, mais il ne bougea pas et se mit à aboyer.

Alors, doucement, comprenant qu'il se passait là quelque chose d'insolite, je m'avancai et aperçus arc-bouté en face de mon chien un gros matou dont les prunelles fauves étincelaient dans l'ombre.

D'où venait-il? Peut-être de cette chaumine là-bas? Mais peut-être aussi n'était-ce qu'un chat sauvage comme il y en a beaucoup dans le pays.

Je m'amusai pendant quelques secondes à regarder la mine provocante des deux ennemis, puis je continuai ma route.

— Allons, dis-je à Tout-Beau, laisse ce rôdeur; viens!

Il aboya encore une fois, fit volte-face et m'obéit, mais l'hypocrite matou, profitant de cette retraite inespérée, lui sauta sur l'échine et lui arracha un cri de douleur.

La vilaine et mauvaise bête! J'épaulai mon fusil et, comme elle s'enfuyait au jurement qui venait de m'échapper, je lui envoyai deux balles qui l'étendirent raide.

Tout-Beau, émerveillé de cette adresse dont j'étais si peu coutumier, courut et me rapporta triomphalement le chat que j'enfous au fond de ma gibecière, histoire de la faire gonfler un peu. Et puis, je ne rentrerais toujours pas bredouille!

J'allai, aussitôt après cet exploit, frapper à la chaumine dont la fenêtre était illuminée.

— Ma bonne femme, dis-je à la vieille qui vint m'ouvrir, voulez-vous me permettre de me chauffer un peu et m'indiquer ensuite la route de Mégis?

Elle me dévisagea et ouvrit toute grande la porte qu'elle tenait entr'ouverte.

— Entrez, monsieur, répondit-elle. Narcisse, ajouta-t-elle en s'adressant à un bonhomme somnolant dans un fauteuil de paille, recule-toi un peu que monsieur ait place au feu. Là, très bien. Asseyez-vous, monsieur.

Elle approcha un escabeau.

— Vous venez de chasser? me demanda-t-elle, tandis que Tout-Beau s'allongeait avec délices devant l'âtre où montaient les flammes roses et bleues. Sans vous commander, êtes-vous satisfait?

— Assez, répondis-je en tapant sur ma gibecière que je me gardai bien d'ouvrir. Seulement, il fait un rude froid et je suis moins adroit lorsque j'ai l'onglée.

— Ça se comprend, monsieur, encore que de courir réchauffe autant qu'une flambée de souches, répliqua-t-elle avec un petit sourire malicieux. Étendez vos jambes, allez ne vous gênez point. Ça n'est toujours pas à la nuitée qu'on peut courir après les lièvres, n'est-ce pas?

Elle parlait d'une voix un peu traînante et ses yeux continuaient à sourire dans son visage sillonné d'infinies petites rides.

Le vieux assis en face de moi ne prononçait pas un mot, mais il me regardait beaucoup, avec une fixité gênante dont elle s'aperçut.

— Ne faites pas attention à lui, me dit-elle, il est en enfance et ça l'étonne de voir une figure inconnue; n'est-ce pas, mon pauvre homme? Ce monsieur est un chasseur, tu sais bien, un chasseur qui tue les lapins.

— Il est méchant, alors! répondit-il gravement. Je n'aime pas qu'on tue les bêtes! Où est Pompon?

— Oh! répliqua-t-elle, Pompon est un galvaudeux; il court les champs, car je ne l'ai

pas vu depuis tantôt; mais il reviendra, sois sans crainte. Ne l'auriez-vous pas aperçu par hasard, monsieur? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. C'est un gros chat gris qu'on ne peut tenir au logis depuis quelque temps et mon mari s'en tourmente. Que voulez-vous, il est son unique distraction! Et puis, il faut l'avouer, Pompon est joli, avec des yeux jaunes comme des topazes. Seulement, il a mauvais caractère, et ce qui flatte Narcisse, c'est de pouvoir seul le caresser.

Elle parlait, elle parlait, la bonne vieille; et du coin de l'œil regardait son mari qui l'écoutait bouche bée.

— J'aime Pompon! affirma-t-il. Pourquoi n'est-il pas là?

— Oh oui, qu'il l'aime! reprit mon hôte, et s'il s'avisait jamais de ne plus rentrer, vrai de vrai, je crois qu'il en mourrait!

Je sursautai sur mon escabeau et un petit frisson me courut sur la nuque.

Ce gros chat d'humeur vagabonde et querelleuse, ce Pompon, l'idole du pauvre infirme quasi privé de raison, je l'avais là, dans ma gibecière pleine et rebondie!

Pris d'un subit malaise et n'osant plus le regarder en face, je quittai presque aussitôt la chaumine.

— Quand vous chasserez de ces côtés, me dit la paysanne en m'ouvrant la porte, venez vous reposer ici, ça me fera plaisir et...

— Laide! interrompit le vieux, vois donc un peu dehors si tu trouves Pompon.

Je me sauvai comme si le diable m'emportait.

(La fin au prochain numéro.)

L'Universitéro.

« N'est pas tot pliési dè bairè! » se desâi Tardy à sa Lizette, on dzo que cllia fenna avâi mau âo tieu po avâi fifâ trâi verro dè vin que se n'hommo l'avâi d'obedjà dè bairè po lâi fèrè comprendre que l'avâi too dè lo bramâ quand l'avâi on bocon tserdzi.

N'a pas étâ non plie tot pliési po ti clliaô que sant z'u âi fitès dè pè Lozena; et clliaô que n'ont pas z'u la tita prâo solida po supporfâ tot lo boucan que lâi s'est fé, ant pu regrettà dè n'itrè pas restâ à l'hotô.

— Eh! pourro Sami, còumeint tè trâovè-tou quie à stâo z'hâorès? se fe à n'on bravo citoyein, on ami que lo reincontrè âo momeint iò s'allâvè reduirè, que n'étâi pas lè z'hâorès iò on retornè à l'hotô.

— Eh bin, me n'ami Abran, ye su onco tot étourlo; ye vigno dè l'Universitéro, et jamé la quinta! Dévessé reveni hier à né avoué lo tsemin dè fâi dè Bertsi, et mé bombardâi se ne mè su pas perdu pè Lozena.

— Còumeint! perdu pè Lozena?

— Et ôi ma fâi! Fasant per lé on boucan dè la metsance; lâi avâi dâi troupe dè dzeins que socliâvant dein dâi groochès musiquès totè dzaunès et y'ein avâi que pétâvont adi *flon, flon, flon*, que cein m'a assordellhi. Et poue, ti clliaô drapeaux, clliaô ribans rodzo mè fasant

veri lè ge. Ne sé pas coumeint y'iro; vegné tot fou. Pas question! lài poivo pliequa teni! Mè su de: « Va t'ein vâi ta gâra, l'est d'aïlleu bintout lo momeint dè modâ. » N'avé portant pas bin bu et martsivo prâo drâi; mà mè seimbiâvè que lo tsemin l'avâi tsandzi; ne poivo pequa retrovâ la plieçe dè Tsâodéron et ne vayé pemîn dè mâisons. Ye mè su épouâiri. Pè grand bounheu que y'è reincontrâ on hontmo, mà on galé hommo, et lài dio dinsè:

— Dite-voi, mossieu, je suis un peu étourle, où est la gare pou le chemin de Bercher ?

— Eh! mon brave ami, se mè repond, vous êtes d'abord à Pully!

Eh! t'einlèvâi-te pas se cliâo drapeaux et cliâo musiquès m'ant pas fé veri la boûla!

— Revenez avec moi, que mè dit, je vous conduirai jusque sur le Grand-Pont.

Lâi a dàî galézès dzeins pè Lozena. Yè m'a menâ on bet; mà quand su arrevâ à la garâ, lo tsemin dè fâi l'irè via du grand teimps, et ye su revegnâi tot de 'na teriâ, que su reindu.

— Ao bin, dit Abran, se t'avâ z'u ma tita, cein tè sarâi pas arrouvâ; Lozena n'est rein découtè Paris, et mè que su z'u à l'Esposochon, que su montâ deïn on encensoir tanquâo fin coutset dè la tor Eifosse, n'é pas brontsi.

— Eh bin, t'as dâo bouheu; mà ne sé pas cein que te sarâi dévegno se t'ira venu vairè l'Universitéro.

L'art de planter un clou. — Si l'on s'imaginait que planter un clou est la chose la plus simple du monde, on se tromperait fort. Quand le bois est dur et qu'on ne frappe pas bien droit, le clou se tord et n'entre pas; quand la planche est mince, le bois éclate et se fend. Eh bien, voici un procédé très élémentaire pour clouer une planche mince sans la fendre.

On comprend aisément que la pointe du clou en entrant dans le bois peu résistant fait l'office d'un coin et, qu'au lieu de percer simplement un trou pour se loger, il écarte à droite et à gauche les fibres de la planche.

Pour obvier à cet inconvénient, il faut supprimer cette pointe. A cet effet, on place le clou, — qui lui-même est mince, cela va sans dire, — la pointe en l'air et la tête posée sur une surface dure, pierre ou métal. Puis, avec un marteau, on donne deux ou trois petits coups secs sur la pointe, qui s'érousse.

Le clou, ainsi préparé, n'agit plus comme coin, pénètre aisément et ne fait pas éclater le bois.

Les yeux fatigués. — Il arrive souvent qu'on ait les yeux fatigués et rougis par diverses causes, dont la principale est la veille prolongée. — Voici un remède aussi simple qu'efficace. Il suffit de se laver les yeux avec du thé tiède et non sucré. Ce collyre élémentaire dissipe la douleur, dé-

gonfle les paupières et redonne à l'œil sa fraîcheur et son éclat ordinaires. — Essayez et vous verrez.

Souscription DAVEL

Liste précédente	Fr. 82 —
M. Schumperli, à Lausanne »	2 —
Total.	Fr. 84 —

La Vie Populaire publie: Histoire de la semaine, par A. Theuriet. — Portraits contemporains. — L'Argent, par E. Zola. — Pasquala Jvanovitch, par P. Loti. — Le canard sauvage, par H. Ibsen. — Hallali, par H. Rabusson. — Notes et souvenirs, etc.

Le mot du dernier logographe est

Ane — *Aisne*. Aucun abonné ne nous a donné ce mot, mais nous avons reçu les réponses suivantes que nous considérons comme justes: Madame Louise Orange, Genève: *Pie, Pluie*; — M. Amiguet, à Gryon: *Ane, Glane*; — M. F. Dunoyer, à Cressier: *Glane et Broie*. — Enfin, un devin broyard s'acquitte comme suit:

A Mondon, s'abreuvait une oie.
Qui l'abreuvait, sinon la Broie ?

La prime est échue à M. Amiguet, à Gryon.

Boutades.

Le président du tribunal avisant le prévenu:

— Avez-vous déjà été condamné ?

— Non, mon magistrat.

— C'est bien, asseyez-vous: vous allez l'être.

Chez un marchand de volailles:

— A la rigueur, dit le marchand à un monsieur, je vous laisserai ce poulet pour neuf francs.

Le monsieur saluant très poliment:

— Moi aussi.

Un enragé duelliste voit arriver chez lui un de ses amis qui lui dit précipitamment:

— Mon cher, j'ai besoin de deux témoins.

— Tu te bats? s'écrie l'autre.

— Non, je me marie.

— Ah!... c'est beaucoup plus grave!

A l'école:

— Quel est le pluriel du mot enfant?..
— Jumeaux! s'écrie une des fortes têtes de la classe.

Un bambin vient de voir défiler un bataillon d'infanterie, musique en tête.

— Oh! comme c'est beau!... s'écrie-t-il en battant des mains; mais dis-moi, maman, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique?..

Nous nous trouvions l'autre jour dans une de nos pharmacies lorsqu'un brave homme y entra d'un air quelque peu in-

timidé. Il s'approcha du patron et lui dit à demi-voix: « Ayez la bonté de me donner quelque chose pour me faire diminuer. Je crois que je deviens un peu *hypocrite*. » Le pharmacien resta un moment rêveur... Le client avait voulu dire *hydropique*!

Chez l'épicier du coin:

— Voulez-vous me donner un demi-kilo de sucre, s'il vous plaît ?

Le garçon sert le sucre demandé et, avec son plus gracieux sourire:

— Et avec cela, monsieur ?

— Avec cela... eh bien! je sucrerai mon café.

La scène se passe en wagon. Le train vient de partir.

Première dame à son voisin:

— Monsieur, seriez-vous assez bon pour fermer la fenêtre: on gèle!

Deuxième dame:

— Par exemple! on étouffe!

Les deux voyageuses insistent.

Elles finissent par se dire des choses un peu vives.

Un monsieur, dans son coin:

— Bah! fermez toujours... Quand celle-ci sera étouffée, vous ouvrirez pour faire geler l'autre.

Au théâtre:

Un monsieur s'installe aux fauteuils d'orchestre et place son chapeau sur le fauteuil voisin.

Un nouveau spectateur survient et demande:

— Cette place est-elle occupée ?

— Oui, monsieur; je la garde pour un monsieur qui ne peut pas venir.

— Eh bien, et ton nouveau fiancé, Sophie ?

— Jusqu'à présent, il est assez doux.

— Il faut prendre garde. Les hommes d'aujourd'hui, c'est comme les champignons: rien ne ressemble aux bons comme les mauvais.

I. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,--. — Canton de Fribourg à fr. 27,--. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,--. — Canton de Genève 3 % à fr. 100,50. De Serbie 3 % à fr. 87,--. — Bari, à fr. 67,--. — Barletta, à fr. 44,50. — Milan 1861, à fr. 43,--. — Milan 1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26,--. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 100,50. *Port à la charge de l'acheteur.* — Nous payons dès ce jour sans frais, les coupons d'obligations Nicolas 4 % au 1^{er} mai prochain. La liste officielle du tirage de la loterie de Berne, 2^e série, sera mise prochainement en vente à 20 cent. Ajouter 10 cent. en timbre poste pour le port.

J. DIND & Co, Successeurs de Ch. Bornand.
(ancienne maison J. Guilloud)

4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.